Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

54 | 2017

La part animale du XIX^e siècle

Une girafe à la ville (1826-1827). Écrire la rencontre de son point de vue

*A Giraffe in the City (1826-1827). Writing About Encounters from the Animal's
Point of View*

*Eine Giraffe in der Stadt (1826-1827). Die Begegnung von ihrem Standpunkt aus
beschreiben*

Éric Baratay

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5184>

DOI : 10.4000/rh19.5184

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2017

Pagination : 47-62

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Éric Baratay, « Une girafe à la ville (1826-1827). Écrire la rencontre de son point de vue », *Revue
d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 54 | 2017, mis en ligne le 01 juillet 2019, consulté le 02 janvier 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/rh19/5184> ; DOI : 10.4000/rh19.5184

Tous droits réservés

ÉRIC BARATAY

*Une girafe à la ville (1826-1827).
Écrire la rencontre de son point de vue*

Offerte en cadeau diplomatique au roi Charles X par le Pacha d'Égypte, la girafe arrive en octobre 1826 à Marseille où elle reste tout l'hiver pour s'acclimater. Elle est promenée chaque après-midi au milieu d'un public important et des réceptions mondaines sont données en son honneur les soirs. Le 20 mai 1827, elle prend à sabot le chemin de Paris, escortée du naturaliste Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, de cornacs, de gendarmes et de voitures d'intendance. Les foules se précipitent le long du chemin et lui réservent un accueil triomphal qui marque longtemps les mémoires, tant cet animal agite les curiosités, les imaginations, les passions. La presse publie des relations du voyage et le roi est régulièrement informé. Entrée à Paris le 30 juin, la girafe lui est présentée le 9 juillet à Saint-Cloud. Au Jardin des Plantes, 600 000 visiteurs, venus des quatre coins du pays, se bousculent jusqu'en décembre pour assister à sa flânerie de l'après-midi. La sensation est au niveau de l'événement puisqu'il s'agit de la première girafe vivante en Occident depuis longtemps, peut-être l'Empire romain. Aussi, déclenche-t-elle un fol engouement. Son effigie orne des almanachs, des calendriers, des gravures volantes vendus un peu partout et elle devient la vedette de pièces de théâtre, de plaquettes satyriques (*La girafe ou le gouvernement des bêtes*, 1827) ou humoristiques (*Dame girafe à Paris*, 1827), de chansons et de musiques (*La Girafe*, valse pour piano). Des quantités de vaisselle, aux portraits fantaisistes, sont produites tandis que la mode féminine se déchaîne, adoptant couleur, manches, garnitures, colliers, rubans, ombrelles et coiffure à la girafe!

Ce sont tous ces aspects du versant humain, de faits omniprésents dans les documents, qu'ont retenu les historiens de cette aventure, insistant sur les relations entre l'Égypte et la France, la portée politique du cadeau, l'action diligente des autorités, les péripéties humaines du voyage, l'accueil des foules, la mode suscitée¹. Cette version est reprise par la littérature ou le cinéma de

1. Gabriel Dardauid, *Une Girafe pour le roi* (1985), Bordeaux, Élytis, 2007; Michael Allin, *Zarafu*, London, Headline Review, 1999; Olivier Lebleu, *Les Avatars de Zarafu*, Paris, Arléa, 2006.

jeunesse et par des naturalistes qui n'ont pas songé à voir autrement². Elle s'inscrit dans les manières usuelles de raconter les exhibitions de bêtes exotiques³, car l'histoire des animaux développée depuis trente ans en Occident est en réalité une histoire *humaine* des animaux, développant un intérêt quasi exclusif pour les utilisations, les actions, les représentations humaines, et ne laissant guère de place aux bêtes en tant qu'êtres réels.

Pourtant, cette histoire de la girafe n'est pas qu'humaine. Le public ne vient pas voir un objet empaillé mais un être vivant dont les actions et les réactions font l'événement. Celui-ci est d'abord une rencontre entre un animal et une population, entre deux mondes où chacun découvre l'autre, s'étonne et réagit à sa manière, où les deux forment une relation qu'il faut regarder en entier, donc appréhender de chaque côté. Il faut donc passer du côté de la girafe pour davantage comprendre la situation. La question du vécu personnel de tel ou tel acteur est devenue légitime en sciences humaines et sociales, dans le but de mieux saisir, donc comprendre son expérience, la manière dont il a vécu un événement, un phénomène, une époque, et ses réactions ayant pu influencer sur le contexte environnant. Cela doit être appliqué aux animaux en général, à cette girafe en particulier.

C'est indispensable pour repeupler le XIX^e siècle de sa part animale comme le propose ce numéro de revue. Si cette ambition programmatique nécessite de rendre compte d'abord de l'importance concrète des bêtes dans les sociétés occidentales, elle doit aussi conduire à mesurer ce que les animaux, considérés comme agents, font faire aux humains et même, en allant plus loin, à restituer les vécus et les points de vue de ces animaux, alors tenus comme acteurs, personnes, sujets, pour bien appréhender les relations établies avec les hommes et donc les comportements de ces derniers. Passer du côté des animaux, c'est essayer de se mettre à côté d'eux pour adopter leur point de vue géographique, comprendre ce qu'ils vivent, subissent, comment ils agissent, réagissent ; c'est aussi essayer de se projeter en eux pour déceler leur point de vue psychologique, ce qu'ils voient et ressentent. Ce n'est évidemment qu'une intention, un effort de projection, une méthode, comme l'ont fait des naturalistes, des chasseurs, des taxidermistes, des éthologues, mais qui aide à se décentrer, comme les ethnologues l'essaient depuis longtemps, et qui peut apporter beaucoup. Je renvoie à ce que j'ai écrit ailleurs⁴ sur les aspects généraux, épistémologiques et méthodologiques, comme l'élargissement de l'histoire, la révision de l'animalité, la maîtrise de l'anthro-

2. *Zarafa*, film de Rémi Bezançon, DVD 20th Century Fox, 2012 ; Béatrice Rouer, *La Girafe du roi*, Paris, Oskar, 2013 ; Exposition « La véritable histoire de Zarafa », Muséum national d'histoire naturelle, 2012 ; Jean-Louis Hartenberger, *Grandeurs et décadences de la girafe*, Paris, Belin, 2010.

3. Louise Robbins, *Elephant Slaves & Pampered Parrots*, Baltimore, John Hopkins U.P., 2002 ; Samuel Alberti (ed.), *The Afterlives of Animals*, Charlottesville, Virginia U.P., 2011 ; Helen Cowie, *Exhibiting Animals in Nineteenth Century Britain*, New York, Palgrave, 2014.

4. Voir mes introductions dans *Le Point de vue animal, une autre version de l'histoire*, Paris, Seuil, 2012 ; *Bêtes des tranchées, des vécus oubliés*, Paris, Cnrs, 2013 ; *Biographies animales, des vies retrouvées*, Paris, Seuil, 2017.

pomorphisme, ou sur les réflexions récentes à propos des animaux acteurs⁵, de leurs interactions avec les hommes⁶ et du versant animal⁷. Voyons plutôt en quoi retrouver son vécu durant son séjour à Marseille puis au long de son voyage jusqu'à Paris permet de mieux comprendre la rencontre avec les hommes, les comportements réciproques et les relations, notamment lors des épisodes urbains, les mieux évoqués, les plus interactifs.

LES SOURCES EN QUESTION

Pour cette girafe, nous n'avons pas de documents animaux, produits par eux. Sa dépouille a été démembrée, dispersée et il n'est pas certain que la peau remontée et exposée au muséum de La Rochelle soit la sienne. En fait, c'est le cas de l'immense majorité des animaux dont on voudrait parler. Soit parce qu'il n'y a effectivement plus de traces animales. Soit parce que nous ne savons pas encore les imaginer, les chercher, les trouver, les exploiter. Ce sera l'une des tâches des historiens, au sens large de spécialistes du passé. Elle est déjà bien entamée par les archéozoologues, dont l'apport est croissant y compris pour des périodes récentes. Et comme de rares études pionnières le démontrent, elle devra être étendue à l'archéologie des gestes et des produits animaux ou à l'étude génétique des dépouilles, de muséums ou de fouilles, qui apprendront de plus en plus sur les comportements⁸.

Ce ne sera cependant pas le cas pour notre girafe, mais nous pouvons glaner beaucoup dans des documents humains, notamment ceux d'administrateurs, comme le préfet des Bouches-du-Rhône, ou de naturalistes, comme Salze, enseignant à l'école secondaire de médecine de Marseille, qui rédige un mémoire à la demande du muséum parisien. De même, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, professeur en ce muséum, l'un des plus célèbres naturalistes de son temps avec Cuvier, qui est envoyé la chercher parce qu'il faut un savant

5. Arnold Arluke, Clinton Sanders, *Regarding animal*, Philadelphia, Temple U.P., 1996 ; Dominique Lestel, *L'Animal singulier*, Paris, Seuil, 2004.

6. Kennet Shapiro, 'Understanding Dogs Through Kinesthetic Empathy, Social Construction and History', *Anthrozoös*, 3, 1990, p. 184-195 ; J. & S. Alger, 'Beyond Mead : Symbolic Interaction between Humans and Feline', *Society & Animals*, 5, 1997, p. 65-81 ; David Goode, *Playing with my dog Katie*, West-Lafayette, Purdue U.P., 2007 Marion Vicart, *Des chiens auprès des hommes*, Paris, Petra, 2014.

7. Jean-Christophe Bailly, *Le versant animal*, Paris, Bayard, 2007 ; Florent Kohler, « Blondes d'Aquitaine : essai de zooanthropologie », *Études Rurales*, 189, 2012, 1, p. 155-174 ; Julius Bräuer, 'What Dogs Understand about Humans', in Julianne Kaminski, Sarah Marshall-Pescini (eds), *The Social Dog*, London, Academic Press, 2014, p. 295-317 ; Monique Udell et alii., 'A Dog's-Eye View of Canine Cognition', in Alexandra Horowitz (ed.), *Domestic Dog*, New York, Springer, 2014, p. 221-240.

8. Frédéric Adam et alii., « Chevaux allemands de la première guerre mondiale », *Ethnozootecnie*, 98, 2015, p. 21-32 ; Julio Mercader et alii., '4 300-Year-Old Chimpanzee Sites and the Origins of Percussive Stone Technology', *PNAS*, 2007, 104, 9, p. 3 043-3 048 ; Ludovic Orlando, programme Pegasus – ERC Consolidator Grant # 681605.

exceptionnel pour cet animal extraordinaire, tient une correspondance lors du voyage et publie une analyse à l'arrivée⁹.

Il peut sembler paradoxal d'utiliser de tels documents pour retrouver les faits et gestes d'animaux, d'autant que se pose la question de leur fiabilité, de leur aspect partiel, ponctuel et partial, les hommes ne s'intéressant qu'à quelques espèces, races, individus, qu'à quelques aspects pour lesquels ils sont loin d'avoir tout consigné puis gardé, ne retenant que ce qu'ils pouvaient et voulaient voir, lisant et déformant avec leurs imaginaires, leurs intérêts, leurs certitudes d'une espèce, d'une société, d'une époque. Mais ces problèmes se posent aussi pour l'histoire humaine où les historiens doivent souvent passer par des intermédiaires : la plupart des sources sur les paysans ont été élaborées par des notables mais cela n'empêche pas de les utiliser pour écrire l'histoire rurale. Ici, la difficulté est d'intensité plus grande mais pas de nature différente et il faut faire avec ce dont on dispose.

Tous les témoins s'intéressent en priorité à l'anatomie, aux mouvements et à l'alimentation de la girafe¹⁰, mais ils font une place à ses attitudes et ses réactions. Évidemment avec des yeux d'homme, avec les intérêts, les négligences, le langage, l'écriture d'une époque et d'une science. Ils ne sont pourtant pas aussi corsetés qu'on pourrait le craindre, car la nouveauté de l'animal fait que leurs curiosités sont plus avivées que d'habitude tandis que l'absence d'études antérieures laisse leurs têtes plus vides de référence, leurs yeux plus libres de regarder. Bien sûr, ils n'écrivent que ce qu'ils ont voulu dire, qu'une partie de ce qu'ils ont vu ou cru voir, qui n'est qu'une part de ce qui s'est passé. Il n'empêche que ces documents laissent assez bien entrevoir le déroulé de l'événement.

À condition de bien les retourner pour quêter le versant animal, c'est-à-dire chercher des indices à partir desquels il est possible d'inférer, selon un procédé que Carlo Ginzburg a théorisé sous le nom de paradigme indiciaire¹¹. Cela suppose de dépasser, je ne dis pas abandonner, l'approche culturelle, qui a souvent tendance à cantonner dans une entreprise de déconstruction des discours pour atteindre les représentations, fréquemment considérées comme la seule réalité observable. Ce travail est nécessaire mais le triomphe des lectures culturelles a souvent transformé ce préalable indispensable en finalité indépasseable. Il faut repartir à la recherche de réalités en s'aidant du concept de « savoirs situés »¹², qui permet de bâtir une connaissance sans être ignorant

9. Correspondance de Villeneuve-Bargemon : Arch. dép. Bouches-du-Rhône (Archives Départementales des Bouches-du-Rhône), 4 T 53 ; Salze, « Observations faites sur la Girafe envoyée au Roi par le Pacha d'Égypte », *Mémoires du Muséum d'Histoire Naturelle*, 14, 1827, p. 68-84 ; Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, correspondance : Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 4 T 53, et « Quelques considérations sur la girafe », *Annales des sciences naturelles*, 11, 1827, p. 210-223.

10. Exemple de Louis-Furcy Grogner, professeur à l'École vétérinaire de Lyon : *Gazette universelle de Lyon*, 14.2, 27.5, 10 et 14.6.1827.

11. Carlo Ginzburg, *Mythes, emblèmes, traces*, Paris, Flammarion, 1989. Cf. Denis Thouard [dir.], *L'interprétation des indices. Enquête sur le paradigme indiciaire avec Carlo Ginzburg*, Villeneuve d'Asq, PU Septentrion, 2007.

12. Donna Haraway, *Simians, Cyborgs and Women*, New York, Routledge, 1991.

ou dupe de son contexte d'élaboration, et l'appliquer ici aux humains utilisant, approchant, regardant la girafe et témoignant sur elle en mêlant, à des degrés divers, observations et représentations. Ce qui veut dire : tenir compte des conditions de production de leurs discours de manière à travailler avec des indices portant des informations partielles et partiales mais localisées et critiquées puis mises en connexion pour les contrôler, les corriger, les compléter et ainsi atteindre une réalité.

Pour cela, il est nécessaire de confronter les indices aux études éthologiques sur les girafidés, car ces travaux permettent de chercher, remarquer, expliquer, d'inférer ou de suggérer. Ce recours à des sciences dites « de la nature », car l'écologie ou les neurosciences¹³ sont aussi concernées, ne doit pas plus rebuter que ceux entrepris par les historiens à partir du milieu du XX^e siècle avec l'économie, la démographie, la sociologie. Il s'inscrit dans la continuité de cette ouverture à d'autres sciences et ne peut être refusé au titre qu'il serait moins légitime en sortant du champ des sciences sociales et humaines. Soutenir cela reviendrait à s'accrocher à une définition restrictive de l'histoire, la réservant à l'homme, et à faire comme ces historiens des débuts du XX^e siècle, qui ne voulaient pas d'une histoire-science sociale au prétexte que l'histoire ne pouvait être que politique.

Je renvoie à ce que j'ai écrit ailleurs sur les problèmes de l'éthologie, notamment sa division en écoles opposées, dans le temps et l'espace¹⁴, qui oblige à choisir, en fait, toujours celles qui accordent le plus en potentialités afin d'être réceptif aux indications du passé et de ne pas les rejeter d'emblée dans l'anecdote ou l'invention. Malgré cela, l'éthologie offre des possibilités immenses, à la fois par ses descriptions des comportements, des sociabilités, des processus cognitifs, qui permettent de lire les sources avec des yeux prévenus, plus attentifs, et par les concepts qu'elle développe. Notamment en insistant de plus en plus, au moins pour certaines espèces, sur les interactions, les adaptations, les inventions, les cultures (ce qui rend intenable l'idée d'animaux passifs et les approches purement humaines), sur la nécessité de penser ces animaux à plusieurs niveaux : spécifique, social *et* individuel¹⁵, l'état le plus important dans le cadre de cet article.

Dès les années 1960, des primatologues de terrain ont individualisé les animaux observés pour mieux comprendre leurs relations sociales. L'approche a été reprise par la primatologie expérimentale, par exemple pour saisir les réconciliations, basées sur les tempéraments des partenaires¹⁶. Puis elle a été renforcée par l'éthologie cognitive à partir des années 1980, qui attribue plus

13. Brett Walker, *The Lost Wolf in Japan*, Washington, Washington U.P., 2008 ; Corinne Beck, Éric Fabre, « Interroger le loup historique ? », in Jean-Marc Moriceau et alii, [dir.], *Repenser le sauvage grâce au retour du loup*, Caen, MSH, 2010, p. 13-21.

14. Voir *Le point de vue animal*, op. cit. et Jean-Luc Renck, Véronique Servais, *L'Éthologie*, Paris, Points, 2002.

15. Adam Miklosi, *Dog, Behaviour, Evolution and Cognition*, Oxford, Oup Press, 2014.

16. Jane Goodall, *Les Chimpanzés et moi*, Paris, Stock, 1991, p. 44 ; Christine Webb et alii, 'Individual Differences in Chimpanzee Reconciliation', *Animal Behaviour*, 90, 2014, p. 57-63.

de capacités aux bêtes tout en révélant des différences personnelles, par la découverte des cultures animales à partir des années 1990, qui font s'interroger sur les inventions et leurs inventeurs, des êtres particuliers, par la révélation récente que l'environnement influe sur le capital génétique et diversifie les personnalités¹⁷. L'avènement des individus bouleverse l'éthologie actuelle. Celle des chiens, devenue pionnière, les promeut en unités d'observation pour étudier les types de personnalités, ces produits des interactions entre génétique et environnement, dont la réalité est prouvée par les différences de mesures biochimiques en situation de stress. L'individu est un bon moyen de déterminer ce qui appartient, dans un comportement, au biologique de l'espèce, au contexte environnemental, y compris social, à la dimension personnelle¹⁸. Cette notion de personnalité est devenue un concept opératoire fondamental qu'il est important d'adapter en histoire lorsqu'on veut s'intéresser à des individus comme ici.

Cependant, il ne s'agit pas de valider les indices documentaires par les savoirs éthologiques actuels, car la tentation peut être grande pour ceux-ci de rejeter ou de déformer ceux-là en fonction des partis pris d'une époque ou d'une école. Il s'agit de croiser des regards et des savoirs situés : ceux des contemporains de la girafe, qui peuvent aussi bien n'avoir pas regardé des aspects qu'avoir vu ce qu'on ne peut plus ou ce qu'on ne veut pas voir de nos jours ; ceux des naturalistes actuels, qui peuvent savoir plus et mieux qu'autrefois mais aussi négliger tel ou tel aspect, et donc avoir une connaissance elle aussi limitée, biaisée par des considérations philosophiques, théologiques, sociologiques et politiques... à l'instar des historiens d'ailleurs. Une autre raison de ne pas plaquer l'éthologie sur l'histoire est que l'on fabriquerait ainsi un portrait intemporel des animaux à partir de leurs représentants actuels, que l'on nierait ainsi leur historicité alors que cette dimension doit être au cœur de l'histoire *animale* des animaux à construire. Une nécessité dont des éthologues eux-mêmes ont récemment pris conscience en appelant à une histoire sociale et culturelle des animaux¹⁹. Histoire et éthologie doivent se nourrir, s'influencer, se transformer réciproquement afin de développer la part animale en histoire, d'adopter la dimension historique en éthologie. Le caractère expérimental de l'approche présente tient donc non seulement au fait de croiser deux disciplines longtemps étrangères l'une à l'autre mais aussi de les faire se transformer au fur et à mesure de ce croisement croissant, en une sorte de *work in progress*.

17. Dominique Lestel, *Les Origines animales de la culture*, Paris, Flammarion, 2001 ; Louis Lefebvre, 'Taxonomic Counts of Cognition in the Wild', *Biology Letters*, 2011, 7, p. 631-633.

18. Adam Miklosi et alii, 'The Personality of Dogs', in Juliane Kaminski et alii (eds), *The Social Dog*, London, Academic Press, 2014, p. 191-222.

19. Andrew Whiten, 'A Coming Age for Cultural Panthropology', William McGrew, 'New Theaters of Conflict in the Animals Culture Wars', in Elizabeth Lonsdorf et alii (eds), *The Mind of the Chimpanzee*, Chicago, Chicago U.P., 2010, p. 96-98, 173-175.

D'ailleurs, dans cet exercice, l'historien n'est pas seulement contraint par l'état documentaire mais aussi par la situation de la recherche éthologique. Celle sur les girafidés pâtit d'études encore peu nombreuses, menées par quelques chercheurs. On doit utiliser essentiellement la synthèse, devenue référence mondiale, d'Anne Dagg²⁰. Pour éviter de multiples renvois dans cet article au format limité, je signale ici que la plupart des références éthologiques proviennent de cet ouvrage. Lorsque des informations sont issues d'autres travaux, ceux-là sont indiqués en note.

L'ARRIVÉE À MARSEILLE

Pour la girafe, il ne s'agit évidemment que d'une étape dans un long périple. Capturée au Soudan par des chasseurs locaux, notre girafe a été emmenée à pied jusqu'au Nil, puis a descendu ce fleuve en barque jusqu'à Alexandrie et enfin a traversé la Méditerranée au fond de la cale d'un navire mais avec la tête sortant sur le pont par un trou aménagé exprès. Elle a tout de même survécu alors que deux autres congénères, envoyées au même moment en Autriche et en Angleterre, sont rapidement décédées et qu'on sait que la mortalité des fragiles girafons est encore de nos jours très élevée à la capture. On peut essayer d'établir les raisons de cette résistance. Elle a été capturée entre deux et cinq mois selon les documents, c'est-à-dire encore assez jeune pour faciliter un attachement à des substituts de mère (les soigneurs, les chameaux, les chevaux), mais assez âgée pour supporter leur incessant changement, ayant déjà appris une autonomie en restant entre jeunes pendant que des mères partent brouter. Il s'agit aussi d'une femelle, appelée à vivre en groupe et donc plus apte à supporter la promiscuité que les mâles qui nomadisent à l'écart. Et ces groupes se recomposent souvent dans la nature, comme elle l'a vécu durant son trajet lorsque les capteurs l'ont vendu à un gouverneur qui l'a envoyée au Pacha, qui l'a offerte au consul de France, qui l'a confiée à un armateur! Mais c'est surtout son tempérament particulier, exceptionnel, bien remarqué par les cornacs arabes habitués à comparer les prises, et très important à nos yeux pour la suite, qui lui a permis d'endurer les épreuves. Calme et soumise, elle n'a pas tenté de fuir après sa capture contrairement à d'autres. Souple, accommodante, elle a pris l'habitude de marcher libre avec ses capteurs. En « marchant elle n'a jamais manifesté l'envie de s'enfuir; mais elle témoignait souvent de la gaieté, comme font les jeunes chevaux », donc elle se cabrait, sautait, manifestait un besoin de se dépenser qui l'a emporté sur le stress et la dépression conduisant beaucoup d'autres au dépérissement²¹.

20. *Giraffe. Biology, Behaviour and Conservation*, Cambridge, Cambridge U.P., 2014.

21. L. D. Ferlus, *Nouvelle notice sur la girafe*, Paris, Moreau, 1827, p. 4; Salze, *op. cit.*, p. 71-72; Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, *op. cit.*, p. 210-211, 223.

Ce qui veut dire qu'elle avait un tempérament, une personnalité selon le vocabulaire actuel des éthologues. Pour bien passer du côté de cette girafe, il est nécessaire de poser comme point de départ qu'elle n'est pas seulement un acteur influençant les hommes, un agent construisant des agencements avec eux comme on aime actuellement aborder la question dans le monde anglophone²². Car ces notions engagent à voir ce qu'une bête fait faire aux hommes mais pas forcément ce qu'elle fait elle-même. Il faut postuler que cette girafe est aussi un individu, défini ici comme ayant des caractères singuliers, même une personne, ayant des conduites propres, voire un sujet faisant des choix, ayant des stratégies. Il ne s'agit pas de confondre les vivants, mais de sortir des restrictions historiques opérées sur ces notions entre XVII^e et XIX^e siècles afin de les réserver à l'homme²³, et d'apprécier les diversités de tous, les richesses de chacun.

La rencontre historique de la girafe avec la population européenne débute lorsqu'elle sort de la quarantaine au soir du 14 novembre 1826, dans l'obscurité par souci d'une rumeur, évoquant l'arrivée d'un monstre gigantesque, et d'une panique humaine. Elle sort « sans crainte », donc sans résister, dissuadée par la pression des longues tendues par les cornacs et sans doute incitée par un besoin de bouger qu'on verra plus loin, et elle marche posément d'autant qu'elle ne voit pas bien ce nouveau paysage qui pourrait la troubler, qu'il y a peu d'hommes autour pour ne pas l'apeurer, mais un cheval devant, monté par un notable marseillais venu l'introduire officiellement en ville. Il semble qu'elle soit rassurée par cet animal, d'une espèce qu'elle fréquente depuis sa capture.

Les hommes de l'escorte le comprennent lorsque, arrivés devant la porte de la ville, la girafe « s'arrêta subitement, sans vouloir avancer ni retourner sur ses pas : elle manifestait de la crainte mêlée d'inquiétude ». Donc elle s'effraie de ce noir couloir, comme beaucoup d'animaux, refuse de s'engouffrer, s'arque sur ses jambes, résiste aux traits répétés vers l'avant, puis vers l'arrière pour la faire retourner en désespoir de cause. C'est alors qu'elle redécouvre le cheval qui avait été poussé en avant pour ouvrir la route, qu'elle avait perdu de vue et dont l'absence l'a en fait perturbée. Son cavalier le ramène pour s'informer du problème et propose de l'utiliser comme meneur ainsi qu'on le fait alors pour les animaux domestiques grégaires, tels les moutons, les chevaux, les vaches. Dès « que la Girafe revit le cheval [...], elle fut tranquille ». Elle entre dans la ville en le suivant « de très près » et arrive ainsi à l'hôtel du préfet²⁴. L'épisode montre à quel point les animaux qu'elle côtoie

22. Dossier 'Does History Needs Animals?', *History and Theory*, 52, 4, 2013.

23. « Individu, qui signifiait auparavant une unité indivisible, un cas unique et particulier, un être distinct, ne désigna plus qu'un membre de l'espèce humaine. Personne, qui évoquait un masque de théâtre puis un rôle, devint un type de comportement et de caractère... humains. Sujet, qui disait une chose ayant une nature propre, fut restreint à l'être pensant : l'homme seul, opposé aux autres », *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Robert, 1992, tome I, p. 1014, tome II, p. 1487, 2044.

24. Salze, *op. cit.*, p. 68-69 (citations) ; Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 4 T 53, Préfet au directeur des douanes, 14 novembre 1826.

depuis sa capture lui sont nécessaires pour tenir et s'adapter, l'aident à ne pas rompre totalement avec son expérience initiale dans la savane, où la grégarité instable des groupes de girafes et le mélange avec des espèces, des zèbres aux antilopes, font que les autres animaux sont bien acceptés, même recherchés, notamment par les femelles. Cela lui permet de résister aux six mois d'attente dans une dépendance de l'hôtel de préfecture, aménagée pour l'occasion en étable, puisqu'elle loge avec trois vaches servant à la nourrir, deux antilopes destinées aussi au muséum national et deux chevaux de trait placés là pour réchauffer²⁵ !

Elle n'est pourtant pas entièrement rassurée car elle ne prend jamais la position originale du sommeil profond, allongée sur le ventre, la tête rejetée sur la patte arrière droite, que les observateurs auraient relevé si elle l'avait adoptée, même si son espèce ne l'utilise en nature que quelques dizaines de minutes par nuit pour ne pas trop s'exposer aux prédateurs. Or, cette carence est considérée de nos jours comme l'indicateur d'un stress important. D'ailleurs, la girafe « se couche peu », donc somnole debout, par petits fragments, et reste vigilante, mobilisant à l'extrême la capacité de son espèce à peu dormir, un trait accentué chez les plus âgés alors que les jeunes sommeillent plus, normalement. Le jour, elle paraît souffrir de l'exiguïté de la pièce, en surface et en hauteur, les hommes donnant toujours aux bêtes des locaux en proportion de ce dont ils disposent pour eux, non en fonction des besoins animaux qu'ils connaissent mal. De fait, mesurant alors 3,53 m, elle n'est pas loin du plafond haut de quatre mètres, tandis qu'elle ne peut guère aller et venir. Aussi, est-elle « presque toujours en mouvement » ; donc elle se dandine pour alléger sa surcharge de l'arrière-train, résultant du relèvement de l'avant, très fatigante dans l'inactivité, et elle avance ou recule, sans doute par ennui car celui-ci provoque ce comportement stéréotypé²⁶. C'est ainsi une girafe particulière, au comportement anormal, que ces Européens observent, de même qu'ils se présentent bien excités.

CRAINTES, INCOMPRÉHENSIONS ET AJUSTEMENTS

En effet, dans l'inaction, elle s'intéresse aux visiteurs invités, groupés chaque jour devant son local. Elle baisse souvent la tête pour les regarder, la passe par la fenêtre ouverte, « lèche quelquefois les étrangers, et flaire assez volontiers les personnes qui s'approchent d'elle », mais se retire vite dès qu'elle craint ou perçoit des cris ou des gestes brusques de personnes, elles aussi apeurées par son attitude. Bien que placée sous le signe de la curio-

25. Salze, *ibidem*, p. 82-83 ; Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 4 T 53, Compte d'achat, 10 novembre 1826, lettres du préfet, 8 et 18 novembre 1826, 12 février 1827.

26. Salze, *ibidem*, p. 80-83 ; Meredith Bashaw et alii, 'A survey assessment of variables related to stereotypy in captive giraffe and okapi', *Applied Animal Behaviour Science*, 73, 2001, 3, p. 235-247.

sité réciproque, la rencontre entre les deux mondes ne donne lieu qu'à un recouvrement partiel et éphémère, suscite des incompréhensions. Ou bien des adaptations réciproques, comme lors des premières sorties dans la cour de la préfecture : elle déclenche régulièrement des galops pour dégourdir ses membres, emporte un moment les cornacs qui l'encadrent mais s'épuise vite à les traîner par les longues, d'autant que les girafes éprouvent une gêne à courir, avec leur corps déséquilibré et leur long cou, et qu'elles fatiguent rapidement. Dès lors, elle « s'élève assez haut, et tombe raide et immobile sur ses jambes » pour compenser l'empêchement à galoper, multiplie donc les bonds sur place ou entre deux pas avec ses hommes qui la laissent faire, puis adopte peu à peu un rythme de consensus avec eux, au pas continu²⁷.

De même, quand elle se voit emmenée dans les rues de Marseille puis à l'extérieur de la ville à partir de mars 1827, elle se sent tenue court par les longues des six hommes qui l'encadrent, qui l'empêchent puis la dissuadent peu à peu de s'emballer, qui lui imposent les changements de direction. Elle ressent de moins en moins cette pression parce qu'elle montre une relative placidité, s'accoutume rapidement et surtout s'applique à suivre ses vaches laitières, placées devant elle par les hommes qui ont retenu la leçon de l'entrée initiale en ville. Car elle « obéit à leur direction », éprouve donc une forte affinité avec ces ruminants placides comme elle, appartenant comme elle à la famille des bovidés, à l'instar des antilopes côtoyées en savane et des deux spécimens de son étable. Elle ne s'intéresse pas qu'à ses vaches mais à toutes celles rencontrées au passage, qui ne manifestent de leur côté aucune frayeur contrairement aux chevaux et aux mulets qui s'inquiètent, les oreilles droites, trépignent s'ils doivent attendre et s'éloignent rapidement dès qu'ils le peuvent, ces équins étant très sensibles aux odeurs des girafes, alors qu'elle les observe et les sent attentivement, essaie de les suivre, les regarde partir²⁸. La rencontre ne concerne pas que les humains !

Elle se passionne surtout pour les arbres : examine chacun, tire sur les longues pour s'arrêter devant, oblige les hommes à la laisser sentir et goûter les feuilles, ce qu'ils font volontiers car ils s'intéressent à ce comportement naturel, l'un des rares qu'ils peuvent observer, les deux parties trouvant là un terrain d'entente et de rencontre. Elle satisfait ainsi une activité qui occupe beaucoup en liberté, notamment les femelles, mastiquant lentement, mais dont elle est privée en captivité. Elle exprime d'ailleurs sa frustration, le reste du temps, par un comportement stéréotypé, présent chez beaucoup d'animaux de zoos qui ne peuvent développer leur comportement dans un univers restreint, et bien connu depuis par les éthologues : elle lèche les parois à l'étable ou entoure de sa longue langue les mains tendues des passants lors

27. Salze, *ibidem*, p. 78, 81-82 (cit.) ; Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 4 T 53, lettre du préfet, 12 février 1827.

28. Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 4 T 53, lettres du préfet, 3 et 19 mars 1827 (cit.), 28 avril 1827, juin 1827 ; Louis-Furcy Grogner, *Gazette universelle de Lyon*, 14 juin 1827, p. 1.

de ses promenades, qui ne comprennent pas et croient en un comportement habituel²⁹.

En fait, elle apprécie différemment les hommes selon les situations. Des badauds croisés dans les rues puis les chemins, qu'elle doit laisser venir de près, qui se pressent, s'agitent, parlent, crient, étonnés, extasiés, apeurés, elle « flaire assez volontiers » les plus proches, mais « n'aime pas qu'on la touche ». Elle « paraît craintive, attentive au bruit » et se raidit dans la position typique lors des éventuels dangers : elle tient « sa tête très élevée quand on l'inquiète ou qu'elle craint quelque chose », porte droit son cou et dresse ses oreilles. Cependant, au fil des sorties, elle paraît s'accoutumer à la vue et aux bruits des foules : les chroniqueurs qui notaient ses craintes en décembre ne les consignent plus en avril, peut-être parce qu'ils ne font plus attention, plus sûrement parce qu'elle les a surmontées, montrant là encore son exceptionnelle individualité, tandis que les Marseillais habitués se font moins pressants³⁰.

En revanche, elle s'irrite des naturalistes qui s'empressent de l'examiner avant son éventuel décès. Elle se voit plusieurs fois immobilisée par des longes tendues puis touchée de la croupe aux oreilles, pour être mesurée, palpée et que l'on établisse son portrait. Elle montre du stress quand les savants s'intéressent à sa tête qu'elle « ne se laisse pas aisément toucher », qu'elle secoue, et tente de se cabrer lorsqu'elle sent ses lèvres soulevées, sa bouche entrouverte, qu'elle referme si bien et avec tant d'entêtement qu'il « est assez difficile de parvenir à compter les incisives de la mâchoire inférieure », et qu'à propos des « dents machelières [...] il nous a été impossible d'en prendre la moindre idée ». Elle résiste encore plus lorsque ces hommes veulent tâter ses oreilles, ses cornes et une protubérance derrière sa tête car elle craint alors une attaque de prédateur. « Comme l'animal ne veut pas se laisser toucher dans cette partie, on ne peut rien dire à ce sujet », et on est réduit à des mesures estimatives. D'autres fois, elle se voit « excitée à fuir » pour montrer ses mouvements. Elle « se presse, s'emporte », donc s'effraie et s'époumone vite dans l'effort. Ou bien « on l'irrite » tellement et consciemment afin d'observer ses défenses, qu'elle lance en avant ses sabots antérieurs pour éloigner les importuns, comme les girafes le font face à leurs prédateurs. D'autres fois, elle tend le cou, relève la tête, sort la langue au maximum pour attraper des rameaux agités devant elle, mais peu à peu éloignés afin de mesurer ses extensions, constater ses manières. Elle sent alors sa langue saisie, serrée, palpée, ce qui a dû l'effrayer au début, l'agacer ensuite³¹.

29. Salze, *op. cit.*, p. 76, 82 ; Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 4 T 53, lettre du préfet, 12 février 1827.

30. Salze, *ibidem*, p. 82 (cit.) ; Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 4 T 53, lettres du préfet, 12 février et 28 avril 1827, du muséum, 4 juillet 1827.

31. Salze, *ibidem*, p. 77, 79 (cit. 1-4) ; Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, *op. cit.*, p. 216, 220 (cit. 5-7).

Elle stresse aussi (un terme usité depuis une vingtaine d'années en éthologie, souvent pour ne pas parler de souffrance, mais ayant un sens large de réponse à une contrainte extérieure en générant des émotions, comme la peur ou l'anxiété, et des réactions comme la fuite) lors d'incompréhensions entre les deux mondes. Elle doit souvent se baisser pour attraper des branches placées à dessein au sol afin de montrer sa pose bizarre que les hommes croient coutumière, car manger à terre leur paraît normal, et facile pour elle : « elle écarte d'abord d'une petite quantité un de ses pieds de devant, puis l'autre, pour recommencer plusieurs fois le même manège ; c'est donc après de telles tentatives qui font baisser le tronc, qu'elle se détermine à fléchir le cou et à porter ses lèvres et sa langue sur la chose qui lui est offerte ». En fait, elle stresse tellement qu'elle ne se décide que pour le mimosa dont elle raffole, car cette pose est risquée dans la nature, face aux prédateurs qui attaquent sur les cous penchés, et les girafes ne l'utilisent jamais pour manger, seulement pour boire rapidement, avalant quinze litres d'eau en une gorgée, et n'hésitant pas à se priver trois-quatre jours en compensant avec des feuilles. Elle est aussi gênée physiquement, prend beaucoup de temps et de précautions pour écarter les jambes antérieures, contracter la croupe, sortir les épaules, allonger le cou, tandis que la répétition de cette pose trouble ses mécanismes physiologiques destinés à contrôler les fortes variations de pression sanguine avec le passage de sa tête de près de deux mètres au dessus du cœur à l'équivalent en dessous, puis inversement³².

L'alimentation étant l'un des points privilégiés de la rencontre, cette girafe se voit sans cesse invitée à goûter, et l'incompréhension est un temps réciproque. Elle flaire « plus ou moins » mais ne touche pas les légumes et les fruits européens, même les frais, pourtant rares et précieux pour beaucoup d'Occidentaux. « Elle a pris du sel, mais l'a rejeté », alors que les chevaux et les vaches en raffolent ! Elle n'avale « qu'en petites quantités » ce pain qu'on mange en abondance ! Elle refuse même les fruits exotiques, alors qu'elle est africaine et qu'on imagine qu'elle devrait s'accorder à sa nature d'origine ! Elle ne fait pas plus attention aux vertes prairies, encore rares à l'époque et pour lesquelles les bestiaux européens se damneraient, les girafes, notamment les femelles, ne recourant guère aux herbes obligeant à une position dangereuse ! Elle broute à peine l'abondant frêne, un peu plus le tilleul et le cerisier, plus rares et précieux, mais « revient toujours avec plaisir » à l'if et au thuya pourtant âpres et amers !

En fait, depuis sa capture, elle boit du lait de chamelle, puis de vache, moins riche que celui des girafes mais appartenant au groupe des ruminants donc bien assimilable. « En général, elle ne veut pas le lait froid », donc l'exige tiède, juste issue des mamelles, reste en quelque sorte attachée à la tétée,

32. Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, *ibidem*, p. 214-215 ; Graham Mitchell et alii, 'The origin of mean arterial and jugular venous blood pressures in giraffes', *Journal of Experimental Biology*, 209, 2006, p. 2515-2524.

comme beaucoup de girafons actuellement nourris au biberon et qui ne s'en détachent que tardivement. Elle oblige ainsi les hommes à s'adapter et à faire attention mais elle consomme toutefois de plus en plus de grains, du maïs, encore rare et cher, « qu'elle préfère à tout autre », qu'elle « mange toujours avidement lorsqu'on le lui présente seul », et il lui arrive, à l'image des femelles triant volontiers, « de le choisir grain à grain parmi l'orge », le son et les fèves qu'elle doit pourtant consommer, qui lui sont tout de même imposés parce que moins chers, économie oblige. Et comme elle « se complait » avec ses vaches, elle commence en février à manger le foin qu'elle refusait auparavant, tend ainsi à les imiter, à ajuster partiellement son monde à celui des autres³³ !

D'AIX À PARIS, LES AFFRES DU VOYAGE

Sa bonne tenue fait décider d'aller à Paris à pied à partir du 20 mai. Elle s'adapte, prend des habitudes avec la régularité des journées de marche. Dès le 24, lorsqu'elle « eut vu les vaches dans le mouvement de départ, elle partit elle-même, ayant précédé l'ordre de son chef palefrenier ». Elle renforce ainsi son lien avec les autres bêtes et gagne « beaucoup en familiarité » grâce à son contact avec les hommes. Elle devient « maniable » et d'une « parfaite obéissance », à tel point qu'elle ne voit souvent plus que deux cornacs tenir les longues. Elle s'habitue à manger ou boire en plein air et en public, alors qu'elle ne le faisait qu'au calme de l'étable à Marseille³⁴. Car elle perçoit, entend, sent du monde sur son passage. Des attelages arrêtés et déportés sur les côtés par les gendarmes escortant le convoi, donc des mulets, des chevaux, des bœufs plus ou moins rassurés, qu'elle a le temps de dévisager et de humer. Des foules accourues, bien plus bruyantes et agitées qu'à Marseille les derniers mois, qui l'inquiètent à nouveau, la font se raidir et se dresser.

Elle stresse surtout dans les villes d'étape, aux populations importantes. À Aix, elle entre par les rues étroites de l'époque, voit plein de gens se presser sur ses côtés et d'autres, accourus aux étages pour mieux voir, se pencher et s'agiter aux fenêtres. Elle les entend crier et applaudir autour de sa tête, sa zone la plus sensible. Partout, elle loge dans la remise d'un hôtel de tourisme mais doit sortir pour satisfaire la curiosité de foules immenses, éviter des incidents au moment du départ. Elle déambule deux fois le même jour à Aix, six fois à Lyon, par les rues, les grandes allées et les places afin qu'un maximum de personnes la voie. À Aix, où « le concours des curieux était incroyable », elle perçoit « un seul cri, tant il était universel, prolongé, retentissant », dès

33. Salze, *op. cit.*, p. 73-76, 83 (cit.) ; Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 4 T 53, États des dépenses, novembre et décembre 1826, lettre du préfet, 12 février 1827.

34. Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 4 T 53, lettres d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, 21 et 24 (cit. 1) mai, 2 juin 1827 (cit. 3) ; Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, *op. cit.*, p. 214 (cit. 2), 219.

qu'elle sort le matin. Elle s'entend accompagnée de vagues d'exclamations, d'explosions de surprise et se voit entourée d'hommes désordonnés : des gendarmes qui ceignent et protègent tant bien que mal le cortège aux curieux qui se pressent et bousculent.

Elle ne s'emballe pas, rassurée par ses vaches qu'elle perçoit devant mais aussi contrainte par la forte pression des longues tenues serrées par les cornacs, enfin attirée par les feuillages des avenues et des places, empruntées exprès pour faire voir comment elle broute et présenter un spectacle en hauteur que les spectateurs lointains peuvent regarder sans avoir trop à pousser. Elle concentre son attention à chercher les bonnes feuilles, oublie un peu la pression sonore et gestuelle à ses pieds. Elle rase aussi les fleurs des fenêtres aux étages ou les herbes poussées sur les toits des apprentis, lèche même quelques mains à proximité d'elle. Elle donne l'impression de n'être « nullement étonnée de la foule qui se précipite sur ses pas », ce qui autorise les convoyeurs à l'exhiber, les spectateurs à s'exciter alors qu'elle s'inquiète et stresse bel et bien, mais sans le manifester comme beaucoup d'herbivores pour ne pas attirer de prédateurs, sauf en portant cou droit et tête haute, une position mal interprétée, faisant croire en un état « majestueusement » calme.

Elle panique à Lyon, place Bellecour, lors de sa dernière parade. Par prudence, face à l'afflux populaire de ce samedi 9 juin au matin, ses vaches sont remplacées par un détachement de cavalerie chargé d'ouvrir le passage, mais elle est ainsi privée de son repère essentiel. Les « curieux ayant couru très vite de son côté, elle a pris peur », sans doute les assimilant à des prédateurs. Elle détale, fait lâcher prise à des cornacs, effraie les chevaux qui poussent les badauds devant, accélère en voyant ceux-là courir pour l'esquiver, perçoit de côté les agitations des gendarmes pour inciter la population à s'arrêter, entend les gens courir derrière pour voir son galop parce qu'ils croient en un exercice délibéré pour leur montrer. Elle tourne autour de la statue de Louis XIV puis s'arrête, fatiguée par cette course et le poids exercé par le quatrième cornac qui n'a pas lâché, sans doute aussi calmée par le ralentissement concomitant de la foule³⁵.

Elle accumule un stress que Geoffroy Saint-Hilaire devine en voyant les conséquences, en parlant de « fatigues de représentation », dues aux défilés en ville, comme à Aix où « la population fut insatiable et où la girafe a été plus fatiguée de ses occupations au repos que de la journée de marche ». Et l'on décide de couper par le Morvan après Beaune, afin d'éviter d'autres grandes villes jusqu'à Paris³⁶. Elle arrive le 30 juin, en meilleure forme sous

35. Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 4 T 53, lettres du préfet, 23 juin 1827, du sous-préfet d'Aix, 23 juin 1827 (cit. 1), de Saint-Hilaire, 24 juin 1827 (cit. 2, 3); Cérémonial d'Aix, 20 mai 1827, cité par É. Aude, *La Girafe à Aix*, Aix, Chauvet, 1934, p. 10-12; Louis-Furcy Grogner, *Gazette universelle de Lyon*, 6 juin, p. 2, 7 juin, p. 2, 9 juillet, p. 1 (cit. 4-5); Archives Municipales de Lyon, 1 I 65, lettre du maire, 6 juin 1827.

36. Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 4 T 53, lettres de Saint-Hilaire, 23 et 24 mai 1827 (cit. 2), 2 et 5 juin 1827 (cit. 1).

l'effet supplémentaire d'une lente adaptation physique de fond, et très calme, tenue seulement par deux cornacs. Si bien qu'elle se voit emmenée sans ses vaches, trop roturières, à la réception royale de Saint-Cloud, précédée des chevaux montés par les professeurs du muséum, entourée de ses gardiens, de gendarmes et de la foule l'accueillant sur les cotés ou l'accompagnant derrière, à l'aller puis au retour, bruyamment mais sans incident. Devant la cour, elle doit encore faire les gestes qui permettent aux Européens d'avoir une (petite et mauvaise!) idée de son comportement. Elle prend le pas rapide sous la traction de ses gardes, mais la course des hommes n'est qu'un trot pour elle, or les girafes ne trottent jamais. Elle flaire des pétales offerts de fleurs précieuses, à l'image de son statut d'animal rare, veut les déguster, est obligée de s'abaisser.

Sans doute a-t-on encore abusé de son calme apparent, comme lors de ses premières promenades de deux heures dans l'enceinte grillagée de l'école botanique au Jardin des Plantes, où elle entend les vociférations de la foule accumulée aux grilles, plus de dix-mille personnes le lendemain de son arrivée. Après Saint-Cloud, elle est sortie moins longtemps pour ménager son repos et lui éviter une indigestion de fleurs que le public apporte pour imiter le roi et la voir s'approcher, qu'elle déguste avec gourmandise, les girafes les aimant beaucoup³⁷.

La nôtre passe de mode après la chute de Charles X en 1830, et la pression humaine s'atténue. Les documents à son propos deviennent rares³⁸. Elle s'habitue au climat océanique parisien, à la présence à la rotonde de voisins à succès, notamment d'éléphants, aux fumets et aux rugissements inquiétants de fauves aux alentours, au décès de certaines de ses vaches. Elle accueille une autre girafe en 1839, peut enfin communiquer, par infrasons, avec une congénère, ce qu'elle n'avait pu faire depuis son départ d'Alexandrie, réduite à décrypter plus ou moins bien les signes d'autres espèces. Que Frédéric Cuvier, garde puis directeur de la ménagerie, la voit souvent « dans les allées du Jardin des Plantes, prendre le galop dans des mouvements de gaieté », suggère que son tempérament exceptionnel n'est pas affecté. Elle grandit jusqu'à 5,80 m, une taille très conséquente pour une femelle, et meurt en 1845 d'une phtisie tuberculeuse des poumons sans doute transmise par ses vaches à travers leur lait. Delacroix note dans son journal que son décès est passé aussi inaperçu que son arrivée avait été brillante³⁹!

*

37. Arch. dép. Bouches-du-Rhône, 4 T 53, lettres du muséum, 4 juillet 1827, de Saint-Hilaire, 12 juillet 1827; Louis-Furcy Grogner, *Gazette universelle de Lyon*, 15 juillet 1827; L. Ferlus, *Dernière notice sur la girafe contenant la relation de son voyage à Saint-Cloud*, Paris, Moreau, 1827.

38. P. Bernard et alii, *Le Jardin des plantes*, Paris, Curmer, 1842, tome I, p. 41-43; M. Boitard, *Le Jardin des plantes*, Paris, Dubochet, 1842, p. 442.

39. Étienne Geoffroy Saint-Hilaire et alii, *Histoire naturelle des mammifères*, Paris, Belin, tome V, 1842, p. 3 (citation); Jean-Louis Hartenberger, *op. cit.*, p. 121-124.

Terminons en affirmant d'abord la différence entre ce travail expérimental et les entreprises littéraires de biographies animales, en développement croissant depuis la fin du XVIII^e siècle⁴⁰, par la méthode scientifique employée, le refus de l'anthropomorphisme plaqué, la modestie revendiquée, ne traitant que des aspects évoqués ou suggérés par les documents, n'ajoutant rien, n'inventant rien, déduisant seulement à partir d'indices avec lesquels il est possible d'inférer, un procédé commun chez les historiens. Néanmoins, il y a un lien avec la littérature dans la part d'imagination contrôlée pour aider à sortir de soi et se projeter à côté de l'individu, ou dans le jeu d'écriture, qui n'a pas été appliqué ici mais l'a été ailleurs⁴¹. Ce jeu n'est évidemment qu'un artifice humain, pas la transcription impossible d'une nature, mais il peut aider non pas à inventer mais à faire mieux éprouver, saisir, comprendre, à se rapprocher davantage⁴². Les biographies historiques sont donc des lieux d'expérimentation du maniement des documents, de la recherche des faits, de la mise en scène et de l'écriture.

Concluons enfin par le constat, qu'en s'éloignant du côté humain et en s'intéressant à la perception animale du voyage, on découvre en retour des aspects humains insoupçonnés ou négligés par les approches habituelles de l'événement, focalisant sur l'exhibition festive. On perçoit plutôt une délicate rencontre entre deux mondes, avec son lot réciproque de craintes, de peurs, d'incompréhensions, d'apprentissages, d'adaptations, plus important du côté de l'animal arrivant, mais tout aussi présent chez les hommes recevant, qui s'effraient quelquefois, s'excitent souvent, ne comprennent pas mieux. Ils prennent de leur temps pour venir, regarder, s'interroger, réagir et ils peuplent leur imaginaire, leurs paroles, leurs textes de ce monde girafidé. C'est ainsi tout un univers de relations qui apparaît, faisant bel et bien partie de la vie urbaine et dépassant de loin le cas de cette girafe, car les animaux sont nombreux dans les villes du XIX^e siècle et les interactions sont multiples entre eux ou avec les hommes. L'historien doit faire émerger cette autre occupation urbaine, cette autre vie, ce pendant de la vie humaine, intrinsèquement liée à elle, l'influençant au quotidien⁴³.

*Éric Baratay est professeur d'histoire contemporaine,
Université de Lyon - Jean Moulin..*

40. Éric Baratay, « Écrire des biographies animales, de la littérature à l'histoire », in Sandra Contamina et alii [dir.], *L'animal et l'homme dans leurs représentations*, Rennes, PUR, à paraître. Exemple de Stéphane Audeguy, *Histoire du lion Personne*, Paris, Seuil, 2016, où à peu près tout est inventé.

41. Éric Baratay, *Biographies*, op. cit.

42. Élisabeth de Fontenay et alii, *Traduire le parler des bêtes*, Paris, L'Herne, 2008 ; Ivan Jablonka, *L'Histoire est une littérature contemporaine*, Paris, Seuil, 2014.

43. Éric Baratay, « Chacun jette son chien ! De la fin d'une vie au XIX^e siècle », *Romantisme*, 153, 2011, 3, p. 147-162, et « Pour une relecture de la protection animale : regarder la souffrance », *Prétentaine*, 29/30, 2014, p. 381-397.